

The Irishman Sans fioriture, le crime

Anne-Christine Loranger

Number 321, January 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93498ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2020). The Irishman : sans fioriture, le crime. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 14–15.

The Irishman

Sans fioriture, le crime ANNE-CHRISTINE LORANGER



¹ Ils ont aussi partagé l'écran dans *Once Upon a Time in America* (1984), *Goodfellas* (1990) et *Casino* (1995).

² Ils ont tous les deux joué des rôles majeurs dans *The Godfather: Part II* (1974), mais c'était à des époques différentes du film. À part cela, nous eûmes droit à six sublimes minutes dans *Heat* (1995) ainsi que dans *Righteous Kill* (2008), une déception que la plupart des fans semblent vouloir oublier.

C'était le temps des belles grosses américaines chromées et des banlieues-bungalows, d'Elvis et des coiffures crépées. C'était le temps des mafieux jouant au poker dans des arrière-salles enfumées. C'était le temps des règlements de compte sur le trottoir. C'était le temps du crime. Non le crime jouissif à haut indice d'octane, mais le crime froid, mécanique, celui qui obéit aux ordres sans se poser de questions. Et sans remords.

Le dernier opus de Martin Scorsese, interprété par une brochette de talents inégalée depuis *Lawrence d'Arabie* (1962), s'est permis la retenue. Plus qu'un film de gangsters basé sur le mystère entourant la disparition de Jimmy Hoffa (Al Pacino) c'est, sur 30 ans, le parcours de Frank Sheeran (Robert de Niro), vétéran de la Deuxième Guerre mondiale engagé par Russel Bufalino (Joe Pesci), un chef de la mafia italienne. S'étant pris de sympathie pour cet Irlandais qui a appris l'italien lors de la guerre, Bufalino voit en lui un type capable de «peindre les maisons» pour la mafia, c'est-à-dire d'assassiner sur commande. Ce que fera Sheeran, jusqu'à éliminer son ami Jimmy Hoffa.

The Irishman table sur un jeu d'acteurs gagnant, non seulement celui entre Robert de Niro et Joe Pesci, son vieux compère depuis *Raging Bull* (1980)¹, mais aussi celui entre Al Pacino et de Niro. Rarement avait-on vu ces deux icônes du cinéma face à face à l'écran². C'est donc un vrai bonheur de les voir incarner la longue amitié de Jimmy Hoffa et Frank Sheeran. Si Pacino joue avec la vibrante énergie qui lui est habituelle, son interprétation est une construction d'une haute précision où rien, et surtout pas les envolées de Hoffa, n'est laissé au hasard. Quant à de Niro, il est un Sheeran tranquillement meurtrier, un mafieux plutôt sympathique dans sa tristesse de ne pouvoir communiquer avec sa fille Peggy. Le raffinement exquis de son jeu et la subtilité de sa déshumanisation au fil du temps sont à mettre au rang des grandes interprétations de l'histoire du cinéma. Joe Pesci nous révèle, s'il était possible, encore davantage son génie avec un personnage sinistrement calme et froid, à l'encontre de tout ce qu'on avait précédemment connu de lui. Cependant, contrairement aux rôles majeurs que

Scorsese avait donné à ses actrices dans le passé, les femmes sont limitées ici à des emplois secondaires. Si Anna Paquin incarne à merveille le rôle quasi muet de Peggy, la fille de Frank Sheeran, on s'ennuie des personnages féminins tels que ceux de Sharon Stone (*Casino*), Lorraine Bracco (*Goodfellas*) ou Cathy Moriarty (*Raging Bull*).

The Irishman revient aux structures explorées dans *Goodfellas* (1990) et *Casino* (1995): la voix off du personnage principal (ici, Frank Sheeran en maison de retraite) effectuant un retour sur sa vie, qu'il termine en solitaire puisque sa famille l'évite et que tous ses collègues sont morts ou en prison. Mais à la différence de ces films, où la jouissance du crime, du sexe, de l'alcool et de l'argent facile captivait l'auditoire, le réalisateur prend le risque de laisser des silences et de montrer de longs plans méticuleux et des visages de glace. Rien de survolté dans ces caïds qui s'expriment par euphémisme. Au sein de la fratrie mafieuse, on n'est pas désespéré: on est «un peu préoccupé». On n'ordonne pas un assassinat, on «règle une situation». Cela contraste bien avec l'énergique Hoffa et donne lieu à de subtils échanges de regards entre les acteurs, mis en valeur par l'élégante caméra de Rodrigo Prieto. La scène du restaurant où Angelo Bruno (Harvey Keitel) et Russel Bufalino ordonnent à Frank Sheeran son premier meurtre est un bijou de subtilité. Et les yeux silencieusement accusateurs de Peggy cadencent la descente de Sheeran, laquelle se révélera à la fin dans toute sa tristesse.

Durant les années 1950 et 1960, Jimmy Hoffa était «l'homme le plus puissant des États-Unis après le président». Leader syndicaliste depuis l'adolescence, il avait réussi grâce à l'appui de la mafia à grimper les échelons pour devenir le président des Teamsters. Il avait augmenté leurs salaires, leur avait assuré un système de retraite et une défense judiciaire adéquate, ainsi que des soins médicaux. C'était un joueur majeur, surtout en raison de sa mainmise sur le fonds de pension des travailleurs, lequel s'élevait à plus d'un milliard de dollars. Hoffa se mit à prêter de l'argent aux membres de la mafia cherchant à faire construire des casinos, ce à quoi les banques se refusaient. C'est lui qui finança le développement de Las Vegas. Mais ce fin stratège visionnaire, ce leader charismatique porté par une énergie hors du commun, était également rongé par un ego surdimensionné. Évincé de la présidence, il ne songeait qu'à son retour. C'est ce qui entraînera sa perte, malgré les interventions de son ami Sheeran, censé lui faire entendre raison.

C'est à ce moment que le film se complexifie: Hoffa, envoyé en prison pour fraude par Robert Kennedy, nommé procureur général par son frère, fut remplacé à la tête des Teamsters par Frank

Fitzsimmons, l'accommodant vice-président joueur de golf. Or, si Hoffa avait eu la main généreuse avec les casinos de la mafia, Fitzsimmons l'avait plus large encore et finançait tous les projets sans discuter, ce qui avait l'heur de plaire aux caïds. Hoffa, bien décidé à retrouver son poste à la tête de «son union», refusa à sa sortie de prison d'écouter les conseils de Sheeran qui, sous les ordres de Bufalino, lui intimait de laisser tomber. À cette histoire, Scorsese mêle Nixon, la CIA, la baie des Cochons, les Kennedy et la thèse selon laquelle la mafia aurait fait assassiner Kennedy pour se venger de lui. Malgré le fluide montage de Thelma Schoonmaker, cet enchaînement complexe trop rapidement survolé aurait mérité d'être mieux étoffé, ou même supprimé pour laisser la place aux relations entre les personnages. Soit créer un film de 150 minutes, soit profiter de l'occasion offerte par Netflix et tourner une série limitée de 5 heures. Cela aurait bénéficié à certains acteurs sous-utilisés, dont Harvey Keitel et Anna Paquin, et aurait donné la place qui convient à une thèse peu connue sur l'assassinat de JFK. Un peu plus de place à Welker White dans le rôle de Josephine, l'épouse de Hoffa, n'aurait pas nui non plus, même si son unique scène dramatique, magistralement montée, constitue l'un des moments les plus intenses du film.

« *The Irishman* table sur un jeu d'acteurs gagnant, non seulement celui entre Robert de Niro et Joe Pesci, son vieux compère depuis *Raging Bull* (1980)¹, mais aussi celui entre Al Pacino et de Niro. »



En ménageant la chèvre et le chou de la temporalité, Scorsese a créé un film magnifique, mais trop long pour qu'on puisse l'apprécier dans ses tournants et aboutissants. Ce qui est dommage parce que des costumes aux décors, en passant par la musique de Robbie Robertson jusqu'au rajeunissement bluffant de Pacino, de de Niro et de Pesci, *The Irishman* est une œuvre à classer parmi les plus grandes de Scorsese. ▲

1. *Une amitié dangereuse* (Al Pacino et Robert De Niro, dans les rôles de Jimmy Hoffa et Frank Sheeran)

2. *Frank Sheeran, homme de main pour la mafia italienne*